

EDUCATION.

De la Paresse Chez les Enfants.

Les enfants en général se complaisent dans l'oisiveté ; ceux mêmes qui ne manquent pas d'une certaine activité naturelle, témoignent toujours quelque répugnance pour l'étude et pour le travail. En dépit donc des utopistes modernes, le travail en lui-même n'est pas attrayant ; loin de là, il est toujours inséparable de la peine, et constitue un véritable châtiment auquel l'homme cherche instinctivement à se soustraire. Quelques personnes, il est vrai, se livrent au travail avec attrait, avec passion même ; mais c'est à cause des avantages qu'elles s'en promettent, tels que l'honneur, la gloire, la fortune, etc. ou bien parce que l'objet de leur travail, étant séduisant, excite leur ardeur, et que le plaisir qui domine les entraîne, et ne leur permet pas de s'arrêter à la peine. Mais les enfants ne voient précisément que la peine inséparable du travail, sans pouvoir s'élever aux considérations qui le font entreprendre, et qui sont propres à l'encourager. De là, leur éloignement prononcé pour toutes sortes d'occupations ; de là, cette paresse qui les rend tristes et malheureux dès qu'ils voient arriver le temps de l'étude, tandis qu'ils sont si gais, si pétulants dans les moments de récréation.

Mais aussi, que fait-on généralement pour combattre ce défaut ? On s'efforce de prouver aux enfants la nécessité du travail, par de beaux raisonnements auxquels ils ne comprennent rien ; ou bien on essaie de les y contraindre en les accablant de punitions : deux moyens dont le premier est inutile, et le second le plus souvent contraire au but qu'on veut atteindre. En effet, quand on répèterait sans cesse à un enfant paresseux qu'il se repentira un jour d'avoir perdu son temps ; que ne travaillant point pendant la jeunesse, il compromet son avenir ; que le travail contribue à charmer les ennuis de cette vie.... et mille autres belles sentences, on n'en obtiendra pas un degré de plus d'application. Pour faire quelque impression sur les enfants, il faut offrir à leur activité un but plus rapproché, et les encourager par des motifs qui touchent plus sensiblement les petits intérêts de leur âge. Quant aux punitions, elles sont encore moins propres à leur inspirer l'amour du travail. Si les enfants se décident à travailler pour les éviter, c'est uniquement parce que, entre deux maux, leur paresse leur dit elle-même qu'il faut choisir le moindre ; mais le travail n'en est que plus, à leurs yeux, un objet de dégoût et d'aversion.

Pour comprendre quel remède il convient d'apporter à la paresse, il faut d'abord en rechercher la cause, et en bien connaître la nature. Ce défaut, dans les enfants, tient souvent à leur tempérament. Tout le monde sait que les dispositions physiques ont une grande influence sur les dispositions morales. Le corps n'est pas toujours l'instrument docile de l'âme ; souvent il n'est pour elle qu'un poids incommode qui retarde sa marche, et qui arrête à chaque instant son essor ; et si l'être spirituel tend parfois à s'élever, il est aussitôt retenu par la pesanteur de l'être matériel. Un enfant paresseux peut n'être pas sans quelques bons desirs mais ces desirs, selon l'expression de l'Écriture, *achèvent de le tuer*, parce qu'étant toujours stériles, ils lui font sentir encore plus toute son impuissance.

La paresse provient quelquefois d'une grande faiblesse d'esprit, et d'une espèce d'incapacité qui laisse l'âme sans mouvement et la plonge dans l'engourdissement. Pour certains enfants, au contraire, le dégoût du travail est simplement le résultat de l'habitude qu'on leur a laissée contracter de ne rien faire ; à force de demeurer oisifs, ils s'enracinent de plus en plus dans la paresse, et ce n'est qu'à grand-peine qu'on parvient dans la suite à les en arracher. Pour d'autres, ce défaut est l'effet du découragement qui s'empara d'eux à cause de leur peu de succès, et du sentiment exagéré qu'ils ont de leur infériorité. En voyant leurs jeunes émules obtenir les premières places, ils se résignent à n'occuper que la dernière, comme celle qui leur convient... Enfin, pour un grand nombre, la paresse peut provenir de plusieurs do-

ces causes réunies, sans qu'on puisse clairement déterminer quelle est celle à laquelle on doit particulièrement l'attribuer.

Après avoir recherché autant qu'il est en elle les causes de la paresse, l'Institutrice doit s'appliquer à les combattre, en traitant différemment les élèves en qui ce défaut n'est que l'effet d'une disposition passagère, et celles en qui il constitue une habitude. Les enfants ne sont quelquefois paresseux qu'accidentellement ; peu susceptibles d'efforts soutenus, pour eux *tous les jours se suivent et ne se ressemblent pas* ; aujourd'hui remplis de bonne volonté, demain ne voulant ou ne pouvant rien faire. Quelques-uns, après avoir montré beaucoup d'ardeur pour le travail, tombent tout à coup dans une apathie incroyable et dans une négligence extrême de ces mêmes devoirs qui, peu auparavant, leur avaient mérité des éloges et des récompenses. Ce changement n'a rien qui doive étonner ; il est souvent la conséquence naturelle des efforts mêmes qu'ils ont faits les jours précédents. Leur activité se trouvant épuisée par le travail, ils s'abandonnent instinctivement à l'inaction, ou, si l'on veut, à la paresse, et pensent d'autant moins à la surmonter que, se sentant à bout de leurs forces, la conscience ne leur adresse aucun reproche.—Que peuvent la sévérité et les punitions contre ce relâchement passager ? Faire faire à un enfant quelques légers efforts, qui sont plutôt des soulèvements que des actes de bonne volonté, et après lesquels il retombe, plus accablé et plus abattu, dans l'indifférence et dans le découragement.

Qui n'a éprouvé, pour peu qu'il se soit livré à quelque travail sérieux, que s'il est des jours heureux où le travail coule de source, où l'on s'applique sans efforts, où les pensées viennent en foule d'elles-mêmes, il est aussi des jours néfastes pendant lesquels les heures entières se passent au milieu d'un pénible labeur, et où l'âme épuisée, cédant à la fatigue, à l'ennui, est forcée de renoncer, au moins pour un temps, à un travail infructueux... Comment après cela exiger de faibles enfants, qu'à jour fixe, à heure dite, ils soient susceptibles d'application ; que leur attention et leur ardeur ne se démentent point pendant un temps déterminé, et qu'en vertu de la cloche qui annonce l'étude, ils aient du goût pour l'étude, de la fécondité dans l'esprit, tout ce qu'il faut, en un mot, pour les faire travailler avec ardeur et obtenir des succès?...—Dans ces moments difficiles, une Maîtresse ne doit pas se montrer trop exigeante ; elle doit, au contraire, user de quelques ménagements envers sa jeune élève, abrégé sa tâche, la lui rendre facile, fermer les yeux sur son peu d'application, et éviter par-dessus tout un excès de sévérité qui la jetterait dans le découragement.—Des jours meilleurs ne tarderont pas à reparaitre, et les bonnes dispositions de l'enfant renaissant avec eux, elle sera sensible aux égards qu'on aura eus pour sa faiblesse ; et elle reprendra ses devoirs avec un nouveau zèle, aussitôt qu'elle sentira ses forces revenir.

La paresse, comme on le voit, si elle était toujours passagère, n'aurait pas de quoi alarmer une maîtresse ; malheureusement, ce défaut est souvent le résultat d'une disposition naturelle, et constitue une véritable habitude.—La pesanteur de la démarche, la mollesse du maintien, le désordre et la malpropreté qui régnaient sur toute la personne, l'atonie de l'esprit et une insouciance générale à laquelle rien ne peut les arracher : tout cela est pour quelques enfants l'indice trop certain d'une paresse invétérée. L'inaction semble être le caractère distinctif de leur existence ; ils ont, pendant des heures entières, un livre ouvert sous les yeux, sans même le regarder ; ils tiennent une plume à la main, mais c'est pour se noircir les doigts ou pour tracer au hasard des lignes, des figures incohérentes, sur le papier ; à peine s'ils pensent qu'ils ont un devoir à faire, une leçon à apprendre. Ce n'est pas qu'ils soient distraits ou préoccupés par quelque autre objet : non ; ils pensent *gravement à rien*. Si on leur donne plusieurs fois le jour des leçons, ils n'y prêtent aucune attention ; et si l'on parvient à grand-peine à leur faire entreprendre une tâche, à leur faire commencer un devoir, ils les abandonnent aussitôt en les laissant à moitié, et retombent de tout le poids de leur naturel dans leur oisiveté habituelle.—Que peuvent les reproches, les menaces, les punitions, sur ces natures incomplètes, sur ces canotiers mous ? Rien ; si ce n'est d'achever de les abat-